HAL
open science

Introduction

Véronique Bonnet, Guillaume Bridet, Yolaine Parisot

To cite this version:

Véronique Bonnet, Guillaume Bridet, Yolaine Parisot. Introduction. Itinéraires. Littérature, textes, cultures, 2009, 2, pp.7-18. halshs-01529927

HAL Id: halshs-01529927

https://shs.hal.science/halshs-01529927

Submitted on 31 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Itinéraires
Littérature, textes, cultures

2009-2 | 2009
Caraïbe et océan Indien

Introduction

Véronique Bonnet, Guillaume Bridet et Yolaine Parisot

Éditeur
Pléiade

Édition électronique
URL : http://itineraires.revues.org/231
ISSN : 2427-920X

Édition imprimée
Date de publication : 1 juillet 2009
Pagination : 7-18
ISBN : 978-2-296-09639-4
ISSN : 2100-1340

Référence électronique
Véronique Bonnet, Guillaume Bridet et Yolaine Parisot, « Introduction », *Itinéraires* [En ligne], 2009-2 | 2009, mis en ligne le 27 mai 2014, consulté le 01 octobre 2016. URL : http://itineraires.revues.org/231

Ce document a été généré automatiquement le 1 octobre 2016.

Itinéraires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Introduction

Véronique Bonnet, Guillaume Bridet et Yolaine Parisot

1 Rares sont les perspectives critiques qui confrontent littératures caribéennes et indiaocéaniques[1]. Les dissemblances entre ces « territoires créoles » sont certes non négligeables :

> les espaces (et, dès lors, leurs représentations imaginaires ou symboliques) de l'océan Atlantique et de la mer des Caraïbes sont différents de ceux de l'océan Indien ; ils ne présentent pas non plus les mêmes configurations physiques ou les mêmes conditions de circulation. Sur la longue durée, l'histoire des contacts et des échanges qui s'y sont déroulés est très différente. (Marimoutou, 2007 : 116)

D'un côté, après l'extermination des Indiens Caraïbes, cette histoire se dit exclusivement sur le mode binaire de la Plantation, jusqu'aux abolitions du XIXe siècle et jusqu'à l'arrivée d'Indiens de l'Inde, de Chinois ou de Libanais. De l'autre, les phénomènes de créolisation entre populations et cultures de l'Inde, de la Chine, d'Afrique, du monde musulman et des îles précèdent la présence européenne et la mise en place d'un système esclavagiste. Avec l'exploitation de la canne à sucre et le commerce triangulaire, les îles des Antilles jouent un rôle essentiel dans l'économie des ports français à partir du XVIIIe siècle ; les îles de l'océan Indien servent bien d'étapes pour le commerce avec l'Inde, mais la plus grande distance (en tous les cas jusqu'à l'inauguration du canal de Suez en 1869) comme la mainmise des Anglais sur le sous-continent contribuent à rendre secondaires la présence française et les échanges avec la métropole.

2 Sur une durée plus courte et si l'on s'en tient au seul domaine littéraire, il faut signaler que, concernant le domaine francophone, les littératures caribéennes ont connu un développement et une reconnaissance métropolitaine et internationale plus précoces et plus amples que les littératures de l'océan Indien. Nulle figure ancienne comparable à celle d'Aimé Césaire ; nul Prix Goncourt, comme celui qui fut donné à Patrick Chamoiseau en 1992 pour *Texaco* ; nul auteur qui, comme Édouard Glissant, fasse figure de prix Nobel en puissance depuis plusieurs années. Histoire littéraire et histoire coloniale sont sans doute liées. Il est en effet paradoxalement possible que l'ancienneté et l'importance de la colonisation et des échanges, qui expliquent à la fois la première république noire et la grande dépendance politique des Antilles par rapport au centre métropolitain, aient

favorisé l'acuité de la réflexion littéraire sur les formes propres à rendre compte de l'identité historique et culturelle : du *Cahier d'un retour au pays natal* (Césaire, 1939) au *Traité du Tout-Monde* (Glissant, 1997), en passant par le « Réalisme merveilleux des Haïtiens » (Alexis, 1956) ou *Le Métier à métisser* (Depestre, 1998), l'hybridité générique des manifestes poétiques et des essais autobiographiques affirme la contribution des écrivains caribéens à la théorie postcoloniale. Or, l'océan Indien « n'a pas de ces propositions théoriques et métatextuelles », comme l'explique Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo (2008 : 59) en prenant l'exemple de La Réunion où l'impact de manifestes tels *Le Roman colonial* des Marius-Ary Leblond (1926) et *Hymne à la créolie* de Gilbert Aubry (1978) semble limité par une conception du littéraire moins calquée sur les canons de la tradition française.

3 Les points communs entre les littératures francophones de ces deux régions du monde sont cependant nombreux et très profonds : point commun thématique d'abord et, plus encore, énonciatif, avec une même importance accordée à la question de la mémoire et de l'oubli, de la trace et de sa disparition, des histoires profondément inscrites dans les corps et dans les usages et qui pourtant ne peuvent se dire ou seulement à grand-peine. Dans le champ des littératures postcoloniales[2], qui s'ancre dans le fait colonial et dans l'histoire de la décolonisation – que l'ouverture des archives impose définitivement comme un des axes principaux de l'Institut d'histoire du temps présent, fondé, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, par François Bédarida –, les littératures caribéennes et indiaocéaniques ont en partage, au-delà des réductions à l'antillanité ou à la créolité, l'urgence d'une mise en récit de l'origine absente et d'une (ré)inscription par une poétique du lieu. Car, comme le rappelle Jean-Claude Carpanin Marimoutou, « ici, pas de fantasme de fin de l'Histoire, mais pas de début vraiment assignable non plus » (Marimoutou, 2004 : 10). Il s'agit pour les écrivains de mettre en cause l'histoire officielle des colons et de laisser place à l'histoire refoulée des sans-voix : esclaves, marrons, Indiens engagés, etc. Cette histoire particulière ouvre du même coup de manière particulièrement évidente sur une dimension universelle. Peut-être plus que d'autres en effet, les littératures de l'océan Indien et de la Caraïbe sont attentives aux phénomènes migratoires souvent douloureux et aux brassages de populations incessants qui caractérisent sur une grande échelle l'époque contemporaine.

4 Autre point commun, cette fois plus institutionnel : dans la Caraïbe comme dans l'océan Indien, la constitution d'un champ littéraire autonome et cohérent ne va pas de soi. Le statut de Département d'Outre-mer place en effet les littératures réunionnaise, martiniquaise, guadeloupéenne et guyanaise dans l'entre-deux – nul doute plus fécond que véritablement inconfortable – de la littérature française et de la francophonie, tandis que la proximité d'États indépendants (la Dominique, Sainte-Lucie, Haïti, Madagascar, Maurice, les Comores, les Seychelles) et les relations régionales avec les créations artistiques créolophones, anglophones, hispanophones ou d'origine indienne ont depuis longtemps rendu caduque l'exclusivité d'un système Centre/Périphérie[3]. Des pistes créatives s'ouvrent ici qui, loin d'être seulement tournées vers l'ancienne puissance coloniale ou vers la métropole à des fins de rétablissement mémoriel et de reconnaissance politique ou symbolique, permettent aux écrivains de s'établir dans un présent qui leur soit propre et qui constitue finalement le plus beau pied de nez aux structures de domination anciennes et présentes.

5 Réalité institutionnelle et thématique mémorielle ne sont du reste pas sans lien et expliquent en partie le décalage des temporalités entre la France « métropolitaine » et les

départements ou anciennes colonies. Au cours de la dernière décennie, les « retours » de la « mémoire » et de la « question » coloniales[4], propulsés au-devant de la scène médiatique française, ont ainsi indéniablement trouvé dans l'espace des Antilles et de l'océan Indien des échos particuliers. D'abord, parce qu'ils rejoignent à leur manière et non sans contradiction un effort de mémoire plus ancien que les écrivains des îles avaient déjà entamé ; ensuite et en même temps, parce qu'ils peuvent faire l'objet de mises en perspective au vu de l'« histoire immédiate[5] » – par exemple avec les crises politiques que connurent et que connaissent encore Madagascar (en 2001-2002 et en 2008-2009) et Haïti (en 2004). Le décalage des temps et la contradiction des mémoires apparaissent parfois au grand jour. Ce fut tout récemment encore le cas, avec ce qui peut s'apparenter à une censure d'État concernant l'adaptation théâtrale de *Madagascar, 1947* de l'écrivain malgache Jean-Luc Raharimanana par le metteur en scène français Thierry Bedard. Comme on pourra le lire plus en détail dans l'entretien que nous ont accordé les deux hommes, la pièce fut dans un premier temps soutenue et financée par Culturesfrance puis créée le 19 septembre 2008 au centre culturel français d'Antananarivo. Mais les autorités diplomatiques françaises firent en sorte qu'elle ne soit pas représentée en Afrique australe et orientale au sein des centres culturels français et dans le réseau des Alliances françaises. C'est pourtant là que des représentations auraient pris tout leur sens historique, puisque la pièce traite précisément de la répression par l'armée française du soulèvement nationaliste qui eut lieu en mars 1947 à Madagascar. Se pose donc bien la question des enjeux politiques des littératures infranationales des Départements d'Outre-mer dans le champ métropolitain, mais aussi de ces littératures et des littératures dont la tradition nationale se trouve souvent mise à mal par la « mémoire empêchée » (Ricœur, 2000 : 83-97) dans une interaction entre le local et l'international.

6 Rien d'étonnant donc à ce qu'on trouve un autre point commun entre littératures de la Caraïbe et de l'océan Indien, concernant cette fois la place de l'écrivain au sein de la société : ces littératures francophones postcoloniales semblent vouloir négocier avec la mondialisation, certes en réactualisant l'idée goethéenne de *Weltliteratur* via Erich Auerbach et Edward Said[6], mais aussi en réitérant, à leur façon, la problématique moderne de la fonction sociale de l'écrivain. Celui-ci se trouve en effet investi par la collectivité – et s'investit lui-même – d'une mission de représentation et, plus encore, d'élaboration scripturaire d'une histoire et d'un imaginaire collectifs.

7 Comme on pouvait s'y attendre eu égard à leur différence de notoriété et d'insertion dans le champ littéraire français, seuls Ananda Devi et Jean-Luc Raharimanana assurèrent la présence de l'océan Indien en signant le manifeste « Pour une littérature-monde en français[7] » et en collaborant au livre collectif qui en développa les prémisses[8], alors que du côté de la Caraïbe n'apparurent pas moins de six noms d'écrivains[9]. Mais le processus historique de la créolisation, tel que le décrivent Édouard Glissant, Edward Kamau Brathwaite ou Jean-Claude Carpanin Marimoutou, s'impose ici et là comme modèle pour penser les traversées du lieu. Loin de s'arroger le statut d'historien, l'écrivain postcolonial, confronté à la nécessité d'inscrire une mémoire individuelle dans la mémoire collective, revendique la fiction, sans résoudre pour autant la question de « l'autorité et [de] la légitimité de [celle-ci] dans l'imitation/subversion de la posture historiographique et dans la constitution d'archives imaginaires » (Bouju, 2007 : 168). Dans un champ où le langage a trop longtemps occulté des pans entiers de l'histoire, la polyphonie vise à déconstruire la linéarité et l'univocité tant de l'historiographie officielle que des épopées ou des romans à thèse de la première heure ; l'occulte assure

l'ancrage socioculturel, en même temps qu'il renvoie aux « manipulation[s] concertée[s] de la mémoire et de l'oubli par des détenteurs de pouvoir » (Ricœur, 2000 : 97) ; la structure régressive, qui emprunte au roman policier le principe d'une narration déployée à partir d'une mort inaugurale, témoigne de la dimension spéculaire de l'écriture littéraire de l'histoire qui fictionnalise l'interrogation sur ses modalités. Parce que les espaces littéraires indiaocéanique et caribéen semblent fonder l'hybridité générique et la « transtextualité », selon la terminologie genettienne, sur le motif historique de la traversée – celle du « Passage du Milieu[10] », devenue « gouffre-matrice » (Glissant, 1990 : 20) – ou sur ses réactualisations sporadiques (engagisme, déplacements post-coloniaux, exil), ils sont des laboratoires aboutis d'expérimentation postcoloniale des interactions entre pratiques littéraires de l'histoire, poétique des genres et périodisation de la littérature, qui définissent le dialogue entre littérature et histoire :

> Si la réflexion sur l'écriture de l'histoire, en particulier, souligne le risque de la quête indéfinie du texte virtuel de l'expérience, c'est pour mieux montrer que l'entrée dans la bibliothèque, la pratique de la citation, l'écriture en palimpseste ne sont pas exclusives – bien au contraire – d'une visée référentielle active, d'une dimension d'engagement éthique et politique, voire d'une puissance d'exemplarité. (Bouju, 2007 :166)

8 La perspective historique adoptée dans ce volume offre l'intérêt d'examiner comment l'histoire de ces peuples insulaires est mise en récit par la « littérature de l'immédiateté » : celle des deux dernières décennies du XXe et du début du XXIe siècle. Si les propositions *d'Éloge de la créolité* (Bernabé, Chamoiseau et Confiant, 1989) ont pu servir de catalyseur, elles ont surtout attiré l'attention sur des pratiques littéraires de l'histoire qui, dans la Caraïbe comme dans l'océan Indien, déjouent volontiers les canons habituels. En Martinique, la notion de littérature populaire trouve ainsi son illustration dans l'œuvre de Tony Delsham – en particulier deux sagas, « Le siècle » et « Filiation » –, lequel, contrairement à Patrick Chamoiseau qui fut « son compagnon des premiers jours », « pourrait se parer des atours de la reconnaissance populaire de l'intérieur puisque sa production se vendrait principalement sur place[11] » (Naudillon, 2005 : 158).

9 Les contributions réunies dans ce volume s'attachent ainsi à sonder les paradigmes idéologiques qui constituent le socle de ces usages savants de l'histoire populaire – histoire des peuples comme histoire des couches populaires – au sein d'espaces littéraires hétérogènes se disputant les voix d'accès aux différents modes de légitimation du « savant » et/ou du « populaire » (Grignon et Passeron, 1989). En montrant comment se négocie le franchissement du seuil de la culture savante par l'usage des cultures populaires[12], elles éclairent des mises en récit, parfois dissidentes, d'épisodes réellement niés ou occultés, au-delà des silences de l'histoire que les littératures postcoloniales auraient vocation à dévoiler.

10 La contribution de Christiane Ndiaye porte sur ce que l'on considère souvent comme le premier roman haïtien, *Stella* (1859) d'Émeric Bergeaud. C'est donc bien légitimement qu'elle trouve sa place à l'orée du volume. En partant de la réception critique qui occulta largement tout un pan de la mémoire littéraire et négligea un XIXe siècle haïtien taxé de bovarysme, l'article revisite un roman dont l'écriture coïncide avec la naissance de l'historiographie haïtienne (Thomas Madiou, Beaubrun Ardouin, Joseph Saint-Rémy), à partir des perspectives nouvelles ouvertes par l'étude de la redéfinition des champs littéraires, des poétiques transnationales, de l'hybridité générique née de la fusion des genres des traditions orales et écrites. En effet, parce que l'archive n'a pas encore instauré de distance, parce que la mémoire vivante place la mise en récit de la guerre

d'indépendance sous le sceau de l'immédiateté, le texte de Bergeaud déploie, en lieu et place du roman historique qu'il aurait pu être, une poétique épique que Christiane Ndiaye analyse comme un retour aux sources populaires occidentales et africaines. Mais, ce retour, qui se situe à la marge du roman, en tant que genre littéraire, et de l'histoire, en tant que discours de vérité qui se veut scientifique, est réinvention, dans la mesure où l'écrivain haïtien n'est pas en mesure alors d'accéder à une mémoire vivante de l'épopée comme pratique orale. La genèse de l'œuvre, commencée en 1848, au moment de la seconde abolition française de l'esclavage, le rapprochement avec l'épopée africaine *Soundjata,* transcrite et publiée par Djibril Tamsir Niane dans le contexte de la décolonisation, et la révélation d'un métadiscours implicite montrent encore que le propos de Bergeaud ne relève peut-être pas de la glorification attendue et que la fonction sociale et idéologique de l'épopée se trouve détournée au profit d'un dialogisme générique et discursif.

11 Près de cent cinquante ans plus tard, les œuvres d'Édouard Glissant et de Derek Walcott continuent d'interroger les rapports de la littérature et de la discipline historique mais elles proposent bien entendu des solutions différentes. C'est ce que montre Aminata Keita, lorsque, dans une perspective comparatiste, elle étudie la manière dont ces deux auteurs ne cherchent pas à rassembler l'histoire et la littérature en empruntant aux codes de l'épopée, mais prennent plutôt le parti d'une contre-histoire permettant d'éviter les manipulations de l'histoire officielle aussi bien que de mettre un terme au silence d'une histoire oubliée. Si les deux auteurs sont parvenus à écarter l'histoire établie du point de vue de la puissance colonisatrice et ont cherché à combler le vide des archives auquel est confronté tout descendant d'esclave, c'est qu'ils ont élaboré une poétique singulière mêlant autobiographie, discours de l'historien ou du géographe et travail de l'imagination. Ils ravivent autant qu'ils créent une mémoire et ils favorisent ainsi une entreprise de réappropriation identitaire d'un nouveau genre : non pas figée dans la fidélité à un passé de toute façon inaccessible mais reconnaissant son incomplétude comme son hétérogénéité et témoignant donc de l'ouverture nécessaire de l'histoire antillaise à d'autres histoires.

12 Eux aussi en marge des paradigmes canoniques, les récits de vie constituent des prises de parole qui participent à leur manière de cette contre-histoire, sans pour autant relever de l'écriture savante. Il importe désormais d'explorer ce corpus, selon l'appréhension littéraire des témoignages et dans la perspective d'une « fabrication de l'authenticité », pour reprendre l'expression employée par Jean-François Bayart dans *L'Illusion identitaire* (1997). Pour Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo, les récits de vie occupent une grande place dans l'élaboration du champ littéraire réunionnais, puisqu'ils lui permettent de se construire en marge de la littérature légitimée. Elle souligne ainsi le rôle joué par deux d'entre eux – *Une enfance volée* (2003) de Jean-Jacques Martial et *La Bête que j'ai été* (2005) de Jean-Pierre Gosse – dans la révélation médiatique, aussi brutale que tardive, du scandale des mille six cents enfants réunionnais transférés en métropole autoritairement, bien que légalement, entre 1963 et 1982, à l'initiative du préfet Michel Debré. Par le rapprochement avec le roman de Jean Louis Robert, *Creuse, ta tombe* (2006), qui dit le travail mémoriel en « mélangue », elle retrace la mécanique du dévoilement et le rôle essentiel du récit donné pour vrai dans la reconquête de l'histoire qui ne devient objet de préoccupation qu'après sa mise en discours. Analysant la réactualisation des paradigmes tant du « petit Créole » que de la déportation et de l'esclavage – réactualisation qui, via la fictionnalisation et l'intertextualité, se mesure à l'aune de l'amnésie collective et de

l'expérience de la subalternité, mais s'inscrit également dans le contexte international de l'obsession mémorielle –, Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo s'interroge sur la possibilité d'une « mémoire exemplaire », telle que la définit Tzvetan Todorov.

13 Depuis *Leonora. L'histoire enfouie de la Guadeloupe* (1985) où l'ethnologue Dany Bébel-Gisler rend compte des souvenirs d'une paysanne née avec le siècle, la pratique du récit de vie s'est répandue dans la Caraïbe[13]. C'est de tout un corpus publié récemment – Roger Lam Chan, Claude Vernet, Yvette Roblin – que Monique Blerald extrait *La Vie d'une Mulâtresse de Cayenne. 1901-1997. Les Cahiers de Madeleine,* dans la perspective d'une réception qui souligne l'actuel engouement de la Guyane pour ces écritures populaires de l'histoire. Elle montre ainsi comment le champ guyanais, largement occulté par les voisins antillais, invite une fois encore à une reconfiguration du littéraire : l'hybridité de l'écriture de soi relève en effet autant de l'emprunt à divers genres factuels que de la manière dont la mémoire individuelle renvoie à l'histoire culturelle c'est-à-dire, selon les termes de l'historien Pascal Ory, à « l'ensemble des représentations collectives propres à une société » (2007 : 8). Ainsi le récit de vie permet-il d'interroger les modalités d'une mémoire guyanaise de l'histoire coloniale, en l'occurrence autour de trois points : les Guyanais et la dissidence sous le régime de Vichy, le bagne dont Madeleine Tichette met en lumière des prisonniers bien moins connus que Dreyfus ou Seznec et la départementalisation que la narratrice passe sous silence.

14 Comme le récit de vie, la fiction permet de faire apparaître, à partir d'une expérience singulière incarnée dans des personnages, des pans entiers de la grande histoire autrefois occultés. L'étude de Namrata Poddar s'intéresse aux représentations du bateau dans cinq romans mauriciens de ces dernières années, *Les Rochers de Poudre d'Or* (2003), *Le Dernier Frère* (2007), *Le Voyage de Delcourt* (2001), *Le Silence des Chagos* (2005) et *Ceux qu'on jette à la mer* (2001), écrits respectivement par Nathacha Appanah (pour les deux premiers), Alain Gordon-Gentil, Shenaz Patel et Carl De Souza. Ces romans racontent des voyages maritimes fort variés : voyages de travailleurs indiens à la fin du XIXe siècle, de réfugiés juifs pendant la Seconde Guerre mondiale, de réfugiés chagossiens au moment de l'indépendance mauricienne ou de *boat-people* chinois. En insistant sur les prémices de l'exil que constitue le voyage et sur l'extrême douleur qu'il occasionne (odeur nauséabonde, crasse, claustrophobie, viol, maladies, folie et mort), le motif du bateau offre un contraste frappant avec tout un répertoire littéraire occidental ou même postcolonial qui l'exalte au contraire comme occasion de conquêtes, d'aventures et d'errances riches en connaissance d'autrui et de soi. Il propose en même temps un retour vers le gouffre inaugural dans lequel sont tombés les exilés et s'efforce de figurer leur histoire – manière de résister à un discours eurocentriste en explorant les marges ou en reliant une marge à l'autre en contournant les centres. En suggérant une étude comparée avec la fiction et l'histoire d'autres espaces insulaires comme l'atoll de Bikini, la Baie de Guantánamo ou les îles Falkland, Namrata Poddar ouvre finalement de larges perspectives sur l'imaginaire comparé du bateau et des îles à l'échelle mondiale.

15 Si l'affirmation identitaire et la recherche des racines sont un tropisme des littératures des Antilles françaises où le romancier peut se dire historien et instaurer ainsi une compétition entre l'histoire néocoloniale et la fiction libératrice, certains faits historiques qui ne relèvent pas de la grande histoire – faits divers ou crimes sanglants – sont pris en charge par les récits policiers dont le nombre a considérablement augmenté dans les Antilles francophones au cours des années 1990 et qui ont connu un certain succès, en particulier avec la publication du volume collectif *Noir des îles* en 1995. Ce que révèle

Françoise Naudillon, c'est comment des écrivains aussi variés que René Depestre, Ernest Pépin, Fortuné Chalumeau, Gisèle Pineau, Raphaël Confiant ou Christiane Taubira se tournent vers ce genre populaire et mettent alors en scène la prégnance d'une pensée magique marquée en particulier par le *hoodoo,* c'est-à-dire la partie spectaculaire, voire folklorique, du vaudou. Qu'il adhère à ces croyances, qu'il se contente de les exposer ou qu'il les critique, le roman policier des Antilles révèle ainsi la présence dans le corps social de pratiques occultes qui, renvoyant au substrat africain présent derrière le masque occidental, continuent de structurer la psyché collective et les relations sociales et constituent donc un système efficace d'explication des crimes individuels et, plus largement, de l'histoire collective.

16 Rapprochant d'abord deux romans publiés en 2007, *Une heure pour l'éternité* de Jean-Claude Fignolé et *Un dimanche au cachot* de Patrick Chamoiseau, Yolaine Parisot montre comment l'histoire de l'indépendance haïtienne, revisitée à partir d'une écriture de l'urgence, et les scénographies de la mémoire et du secret, qui caractérisent depuis longtemps le dit antillais de l'esclavage, mettent en perspective le « débat de repentance » français. Dans le champ caribéen, s'imposent de nouvelles pratiques littéraires de l'histoire, dans les marges d'une contre-histoire au cahier des charges désormais bien établi. Replacées dans les œuvres respectives du spiraliste haïtien et du « Marqueur de Paroles » martiniquais, les narrations analysées ici substituent à la temporalité du « *tan lontan* » la suspension-sidération du présent et le déploiement d'une mémoire littéraire à partir d'un « lieu de mémoire » (Pierre Nora). Mais, si ces écritures savantes de l'histoire multiplient les fictions de l'écrivain qui disent le sentiment d'imposture, la résurgence de formes populaires, telle la *lodyans* haïtienne, longtemps occultée par une histoire littéraire qui privilégiait les constructions de l'indigénisme, semble procéder de la même dimension spéculaire.

17 Guillaume Bridet se tourne pour finir vers les deux récits fictionnels publiés par Barlen Pyamootoo, *Bénarès* (1999) et *Le Tour de Babylone* (2002), qui se caractérisent par un univers romanesque dans lequel se multiplient des troubles de la perception et de l'identité qui pourraient d'abord paraître inquiétants. Les présences fantomatiques qui font à l'occasion penser au genre fantastique traduisent un sentiment de perte lié à l'histoire de Maurice et d'une émigration indienne faite d'histoires individuelles incertaines et d'histoires collectives fragiles ou manquantes. Mais là où d'autres écrivains de l'océan Indien ou des Antilles élaborent la construction de récits des origines visant à restaurer la filiation, les récits de Barlen Pyamootoo témoignent moins de la quête d'une identité idéalisée que de l'invention d'un univers romanesque fait de cet amalgame de sensations, de sentiments et de souvenirs, qui définit la littérature. De ce point de vue, l'auteur se place clairement du côté d'une créolisation entendue, non pas comme une catégorie historique et géographique correspondant à la réalité de Maurice, mais, plus largement et d'un point de vue plus théorique et politique, comme une contestation des discours identitaires glorifiant les racines et les liens du sang et comme constat d'une identité essentiellement hybride et complexe des individus comme des cultures et des sociétés.

18 Les écrivains de l'océan Indien et de la Caraïbe nous donnent ainsi une belle leçon de littérature et de pensée. Aux pays du Proche et du Moyen-Orient et aux pays d'Europe riches en archives, pleins de leur histoire et souvent tentés d'idéaliser leurs origines et d'essentialiser leur nature, à un pays comme la France qui fait reposer sur la pureté et sur la clarté de sa langue, sur l'ancienneté et la grandeur de sa littérature, une part non

négligeable de son identité, ils renvoient le miroir d'identités lacunaires, hétérogènes et toujours en construction. « Il était une tour de Babel. Après, ce fut le bordel. » (2007 : 312). L'écrivain Jean-Luc Raharimanana condense en ces deux phrases ce qu'il en est, non seulement de l'île de Madagascar où il est né, mais plus encore de l'ensemble des pays et des cultures du globe – agrégats de peuples et de traditions, tissus d'histoires et de mots, carrefours de migrations et de rencontres qui, non sans conflits ni bonheurs, fondent la richesse de la littérature.

BIBLIOGRAPHIE

Alexis, Jacques-Stephen, 1956, « Du réalisme merveilleux des Haïtiens », *Présence africaine,* n° 8-9-10, juin-novembre, p. 245-271.

Aubry, Gilbert, 1978, *Hymne à la créolie,* Saint-Denis (La Réunion), UDIR.

Bancel, Nicolas, Blanchard, Pascal et Lemaire, Sandrine, (dir.), 2005, *La Fracture coloniale : la société française au prisme de l'héritage colonial,* Paris, La Découverte.

Bancel, Nicolas et Blanchard, Pascal (dir.), 2006, *Culture post-coloniale. 1961-2006,* Paris, Autrement.

Bayart, Jean-François, 1997, *L'Illusion identitaire,* Paris, Fayard.

Bébel-Gisler, Dany, 1985, *Leonora. L'histoire enfouie de la Guadeloupe,* Paris, Seghers, coll. « Mémoire vive ».

Bernabé, Jean, Chamoiseau, Patrick et Confiant, Raphaël, 1989, *Éloge de la créolité,* Paris, Gallimard.

Bonnet, Véronique, 2001, « Les traces intertextuelles ou l'affirmation d'un champ littéraire franco-antillais », dans Romuald Fonkoua et Pierre Halen (dir.), *Les Champs littéraires africains,* Paris, Karthala, p. 135-149.

Bouju, Emmanuel, 2007, « Littérature et histoire », dans Anne Tomiche et Karl Zieger (dir.), *La Recherche en Littérature générale et comparée en France en 2007,* Presses Universitaires de Valenciennes, p. 165-172.

Césaire, Aimé, 1983 [1939], *Cahier d'un retour au pays natal,* Paris, Présence Africaine.

Chance, Dominique, 2004, « Lettres créoles et Littérature des Antilles et de la Guyane françaises », dans Dominique Chance et Dominique Deblaine (dir.), *Entre deux rives, trois continents,* Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, p. 61-77.

Coquio, Catherine (dir.), 2008, *Retours du colonial ? : disculpation et réhabilitation de l'histoire coloniale,* Nantes, l'Atalante.

Cultures Sud, 2007, « Retours sur la question coloniale », coordonné par Nicolas Bancel, n° 165.

Depestre, René, 1998, *Le Métier à métisser,* Paris, Stock.

Devi, Ananda, 2007, « Afin qu'elle ne meure pas seule », dans Michel Le Bris et Jean Rouaud (dir.), 2007 :143-149.

Ferro, Marc, 2003, *Le Livre noir du colonialisme,* Paris, Robert Laffont.

Glissant, Édouard, 1990, *Poétique de la Relation,* Paris, Gallimard.

—, 1997, *Traité du Tout-Monde,* Paris, Gallimard.

Grignon, Claude et Passeron, Jean-Claude, 1989, *Le Savant et le Populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature,* Paris, Gallimard-Seuil.

Hawkins, Peter, 2001, « Y a-t-il un champ littéraire mauricien ? », dans Romuald Fonkoua et Pierre Halen (dir.), *Les Champs littéraires africains,* Paris, Karthala, p. 151-160.

Leblond, Marius-Ary, 1926, *Après l'exotisme de Loti. Le roman colonial,* Paris, Rasmussen.

Le Bris, Michel et Rouaud, Jean (dir.), 2007, *Pour une littérature-monde,* Paris, Gallimard.

Magdelaine-Andrianjafitrimo, Valérie et Marimoutou, Jean-Claude Carpanin, 2006, *Univers Créoles 6. Le Champ littéraire réunionnais en questions,* Paris, Economica-Anthropos.

Magdelaine-Andrianjafitrimo, Valérie, 2008, « Les littératures réunionnaises : entre francophonie et Outre-Mer », *Nouvelles Études Francophones, vol.* 23, n° l, p. 52-66.

Marimoutou, Jean-Claude Carpanin, 2004, « Présentation », dans Jean-Claude Carpanin Marimoutou et Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo (dir.), *Études créoles,* « Littératures et Fondations », vol. XXVII, n° 1-2, p. 9-13.

—, 2005, « Littératures de La Réunion / Littératures des Antilles. Convergences et divergences : prolégomènes », dans Daniel Delas (dir.), *Interculturel francophonies,* « Regards sur la littérature antillaise », Alliance française de Lecce, p. 57-92.

—, 2007, « Littératures postcoloniales de la créolisation (Caraïbes, océan Indien) », *Cultures Sud,* 2007 : 115-120.

Moura, Jean-Marc, 1999, *Littératures francophones et théorie postcoloniale,* Paris, PUF.

Naudillon, Françoise, 2005, « Tony Delsham, écrivain populaire » dans Daniel Delas (dir.), *Interculturel francophonies,* « Regards sur la littérature antillaise », Alliance française de Lecce, p. 157-173.

Ory, Pascal, 2007 [2004], *L'Histoire culturelle,* Paris, PUF.

Parisot, Yolaine, 2009, « Mémoire "archipélique" de la littérature et représentation de l'être-au-monde caribéen », dans Bernard Idelson et Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo (dir.), *Paroles d'outremer : identités linguistiques, expressions littéraires et espaces médiatiques,* Paris, L'Harmattan, p. 91-100.

Pineau, Gisèle et Marie Abraham, 1998, *Femmes des Antilles, Traces et voix,* Paris, Stock.

Pradeau, Christophe et Samoyault, Tiphaine, 2005, *Où est la littérature mondiale ?,* Presses Universitaires de Vincennes.

Présence Francophone, 2006, « L'exposition postcoloniale », n° 66.

Raharimanana, 2007, « Le creuset des possibles », dans Michel Le Bris, et Jean Rouaud (dir.), 2007 : 305-314.

Ricœur, Paul, 2000, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli,* Paris, Seuil, coll. « Points Essais ».

Van den Avenne, Cécile, 2006, « L'élément indien de la créolité : une reconstruction identitaire », dans Guillaume Bridet, Sarga Moussa et Christian Petr (dir.), *L'Usage de l'Inde dans les littératures française et européenne (XVIIe-XXe siècles),* Paris-Pondichéry, Éditions Kailash, coll. « Les Cahiers de la SIELEC », p. 339-356.

NOTES

1. Les travaux de Jean-Claude Carpanin Marimoutou peuvent ainsi paraître pionniers en la matière. On se reportera notamment à Marimoutou, 2005.
2. Le choix orthographique se fonde sur la distinction établie par Jean-Marc Moura entre l'acception strictement chronologique de « post-colonial » et toute stratégie « postcoloniale », c'est-à-dire « déjouant la vision coloniale » (1999 : 3-5).
3. Sur la question des champs littéraires antillais et réunionnais, voir notamment Bonnet, 2001 ; Chance, 2004 ; Magdelaine-Andrianjafitrimo et Marimoutou, 2006 ; Magdelaine-Andrianjafitrimo, 2008. Pour une comparaison, on pourra également lire Hawkins, 2001 et Parisot, 2009.
4. Voir notamment Ferro, 2003 ; Bancel, Blanchard et Lemaire, 2005 ; Bancel et Blanchard, 2006 ; *Présence Francophone,* 2006 ; *Cultures Sud,* 2007 ; Coquio, 2008.
5. Le GRHI (Groupe de recherche sur l'histoire immédiate) de l'université de Toulouse-Le Mirail considère que la période perçue comme nécessaire à l'ouverture des archives (trente ans généralement) ne constitue pas un frein au travail de l'historien et à l'écriture de l'histoire.
6. Voir à ce propos Pradeau et Samoyault, 2005, notamment l'introduction (5-11).
7. « Pour une littérature-monde en français », *Le Monde,* 16 mars 2007.
8. Voir Devi, 2007, et Raharimanana, 2007.
9. Les noms de Maryse Condé, Édouard Glissant, Dany Laferrière, Gisèle Pineau, Lyonel Trouillot et Gary Victor figurent parmi la cinquantaine d'écrivains ayant signé le manifeste du *Monde.* Les mêmes – moins Gisèle Pineau – figurent au sommaire du livre *Pour une littérature-monde,* où ils sont rejoints par Fabienne Kanor.
10. Signalons ici le film du Martiniquais Guy Deslauriers, *Passage du milieu* (1999), réalisé à partir d'un scénario coécrit par Patrick Chamoiseau et Claude Chonville (Films du Raphia).
11. Pour l'auteur de l'article, « l'aventure Delsham [...] prouve surtout que la littérature des Antilles est arrivée à une sorte de maturité puisqu'elle peut se déployer dans toutes ses aires, paralittérature, romans, pièces de théâtre et trouver un public, toujours renouvelé, local, national ou universel » (Naudillon, 2005 : 170).
12. Nous nous référons à ce propos à l'article de Cécile Van den Avenne, 2006. Voir aussi Magdelaine-Andrianjafitrimo et Marimoutou, 2006.
13. Voir en particulier, concernant les récits de vie au féminin, Pineau et Abraham, 1998.

AUTEURS

VÉRONIQUE BONNET

Université Paris 13, CENEL

GUILLAUME BRIDET

Université Paris 13, CENEL

YOLAINE PARISOT

Université Rennes 2, PREFics (EA 3207)